



Bodénès Jean-Louis : Né le 24-05-1886 à Plougastel-Daoulas ; 1911, prêtre et surveillant au collège Saint-Vincent de Quimper ; 1913, vicaire à Pont-de-Buis ; 1920, vicaire au Pilier-Rouge puis à Saint-Mathieu de Morlaix ; 1932, aumônier de l'hospice de Morlaix ; 1959, chanoine honoraire ; 1961, aumônier de l'hospice de Plougastel-Daoulas ; décédé le 17-01-1961.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1961 p. 250-252.

« Nous perdons un gentil confrère »; disait l'un de nous quand nous avons appris à Morlaix la mort de M. J.-L. Bodénès. Peu de prêtres, en effet, ont montré autant de délicatesse, d'amabilité, de générosité pour ceux qui l'ont fréquenté et qui gardent le souvenir de ces qualités. Elles étaient celles d'une âme candide, au beau sens du terme, charitable, désintéressée, noble même, disait M. le chanoine Kérautret dans l'éloge funèbre qu'il a fait de lui et où l'hommage du vicaire général s'accordait au témoignage de l'ami de longue date et à la vénération du fils spirituel.

Né en 1886 dans une bonne famille paysanne de Plougastel-Daoulas, J.-L. Bodénès fut bientôt orphelin ; mais la sollicitude de son frère aîné, conseillé sans doute par le clergé paroissial, lui assura des études secondaires au collège de Lesneven, où s'affermir une vocation qui se dessinait dès son enfance. Il y fit de bonnes études sans prétendre cependant devenir un historien comme l'aurait souhaité son professeur d'histoire qui était un laïc, ou un helléniste comme l'aurait désiré son professeur de Lettres qui était M. Steun ; il ne se souciait pas outre mesure de la nomenclature des sous-préfectures françaises ou des subtilités des conjugaisons grecques. Ce qu'il souhaitait c'était d'être admis, à la fin de la rhétorique, au Grand Séminaire et d'y être un bon séminariste.

Il fut ce bon séminariste, et les paroissiens de Plougastel qui le voyaient pendant les vacances étaient si édifiés par son attitude et par sa piété, où il n'y avait d'ailleurs aucune affectation; qu'ils l'avaient surnommé « an aelig bihan ».

Il reçut la prêtrise le 25 Juillet 1911 et fut nommé surveillant au Petit Séminaire de St-Vincent, puis, en 1913, vicaire au Pont-de-Buis. La paroisse, détachée de Saint-Ségal, avait été créée l'année précédente pour les besoins de la population ouvrière employée à la poudrière. Il y seconda activement le recteur-fondateur de la paroisse, M. Féroc. Mais la mobilisation le prit; l'année suivante, et il passa les années de guerre dans les services auxiliaires. Il revint en 1919, non pas pour longtemps, car, au début de 1920, était transféré à la paroisse Saint-Joseph du Pilier-Rouge. Son séjour y fut de très courte durée : au début de 1921, il fut nommé vicaire à Saint-Mathieu de Morlaix.

Le curé-archiprêtre, M. Kérisit, lui confia la mission de refaire le patronage des garçons, qui, depuis la guerre, n'avait pas été repris en mains. Il s'y employa avec son zèle et son grand amour des jeunes gens, et nombreux sont encore ceux qu'il a marqués de son empreinte. C'était là l'œuvre quotidienne, sans éclat, parfois ingrate, mais sa modestie et son dévouement s'en accommodaient fort bien. D'ailleurs, de temps en temps, il organisait des séances de gala avec le concours d'une troupe d'amateurs qui choisissaient leurs pièces en dehors du répertoire classique des patronages, et sur lesquelles il exerçait un droit de regard quelquefois sévère. A ces séances, le spectacle était

presque autant dans la galerie supérieure de la salle du patronage, pour un buffet auquel on accordait un quart d'heure d'entr'acte qui se prolongeait facilement de trente à quarante minutes. Les profits de la séance servaient surtout aux promenades de vacances pour les « patronnés », car lui-même n'a guère usé de ces vacances pendant les douze années de son vicariat à Saint-Mathieu.

Il en a usé encore moins pendant les vingt-huit ans qu'il a passés à l'Hospice de Morlaix. Il ne s'absentait que pour assister aux retraites ecclésiastiques, pour prendre part à quelques pèlerinages, ou pour suivre les Conférences du congrès ou sessions d'aumôniers des hôpitaux. Il disait d'ailleurs qu'on n'est nulle part mieux que chez soi et l'obligation de résidence ne lui coûtait guère.

Dans son service, il donna l'exemple d'une régularité qui ne nuisait nullement, bien au contraire, à son ministère, et ses visites quotidiennes dans les salles, ses interventions, discrètes mais souvent efficaces, près des grands malades, sa bonté pour tous, témoignent éloquemment de son zèle et de son esprit d'apostolat.

Sa piété personnelle était édifiante et ses instructions, toujours soignées, étaient empreintes d'une grande élévation. S'il ne fut pas le directeur spirituel des religieuses de l'établissement, cette fonction étant réservée à un prêtre de l'extérieur, il n'en eut pas moins avec elles et surtout avec les nombreuses supérieures qui se succédèrent de son temps, des relations où sa déférence à leur égard s'accordait avec le sentiment de sa responsabilité sacerdotale, dans la conviction, également partagée, que leur entente était nécessaire au bien des âmes qui leur étaient confiées.

Ses relations avec l'administration civile et avec le personnel de l'Hospice, lui furent toujours dictées par ce même sentiment de responsabilité sacerdotale, mais aussi par la persuasion qu'il avait d'une prudence et d'un tact indispensables.

Quant à ses confrères, il leur laisse un souvenir qu'ils aimeront se rappeler. Il était la joie des réunions, de celles surtout qu'il organisait généreusement chez lui soit à l'occasion des fêtes de Saint Thomas de Villeneuve, patron de la communauté religieuse, et de saint Efflam, patron de l'Hospice, soit en d'autres circonstances que suscitait une raison particulière, voire un simple prétexte. Ces rencontres étaient joyeuses, animées, mouvementées même, et les jeunes confrères, pour qui il avait tant d'affection et d'indulgence, s'entendaient bien à entretenir cette animation. Il aimait la plaisanterie, ne s'offensait nullement des taquineries dont il était parfois l'objet, s'en amusait, et son rire éclatait, franc, joyeux, communicatif.

Nous avons célébré ses « ascensions successives » : le camail de doyen que Monseigneur l'Evêque lui avait donné à l'occasion du jubilé sacerdotal de M. le chanoine Boulic, le camail de chanoine à l'occasion du dernier synode diocésain ; distinctions qu'il avait reçues avec joie mais aussi avec modestie, disant pour l'une et pour l'autre, qu'il ne s'y attendait pas. Nous nous apprêtons à célébrer, en cette année 1961, son propre jubilé ; quand on lui en parlait il avait un sourire détaché presque triste, comme s'il pressentait sa fin prochaine.

Depuis quelques mois il était très fatigué, le cœur était usé, n'en pouvait plus, quand il lui fallait monter les nombreux étages des bâtiments de l'Hôpital, même l'escalier facile menant à la chapelle ; et, bien qu'il fût secondé par son collègue et ami, M. Pierre Roland, il songeait à se retirer.

Aussi quand Monseigneur l'Evêque lui proposa l'aumônerie de l'Hospice de Plougastel-Daoulas, pour y succéder à M. le chanoine Bourlès, démissionnaire, il fut heureux de cette proposition qui lui permettait de revenir dans son pays et de continuer son ministère sacerdotal. Il inaugura ce ministère pour la fête de Noël par les confessions de la veille et les offices de la nuit et du jour. Mais l'effort avait été trop dur pour lui et, à midi il eut une grande peine à se rendre au presbytère où M.

le Curé l'avait invité à déjeuner. Il retourna encore à Morlaix pour faire ses adieux officiels à la Direction, aux religieuses et au personnel de l'Hospice et aussi pour mettre la dernière main à son déménagement.

Il rentra à Plougastel le 30 Décembre. Il fut le pensionnaire de la Communauté pendant quelques jours et s'installa définitivement dans son aumônerie le 16 Janvier. Sa gouvernante lui prépara son premier repas le soir de ce jour. Il le prit et monta dans sa chambre. Le lendemain matin, ne le voyant pas venir à la chapelle à l'heure fixée, les religieuses inquiètes, accoururent à l'aumônerie. On le trouva mort dans son lit, les traits tranquilles, les mains jointes. Un de ses meilleurs amis faisait remarquer, en s'en attristant, qu'après avoir assisté tant de mourants, il avait été privé, lui, de ce dernier secours. Mais ce bon prêtre se tenait toujours prêt à paraître devant Dieu, et l'on aime à croire que si la mort ne fut pas instantanée, il a pu dire cette dernière prière : *«In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. »*

L. M.

*Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 21/04/1961, p.250.*